

Tenir sa langue

Polina Panassenko



Éditions de l'Olivier

Tenir sa langue

POLINA PANASSENKO

Tenir sa langue

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Polina Panassenko est représentée par
l'agence Catherine Nabokov et Linwood Messina Agency.

ISBN 978.2.8236.1962.1

© Éditions de l'Olivier, 2022.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère

I

Mon audience a lieu au tribunal de Bobigny. Convocation à 9 heures. Je n'y suis jamais allée, je pars en avance. En descendant dans le métro, je tape Comment parler à un juge ? dans la barre de recherche de mon téléphone. Après trois stations, je me demande s'il va vraiment falloir commencer chaque phrase par votre honneur, monsieur le président ou madame la juge. Je me demande si au tribunal ils font comme certains parents. Si on leur répond juste oui, ils disent oui qui ? Tant que tu n'as pas dit oui madame la juge, ils t'ignorent.

Arrivée au tribunal, j'attends mon avocate devant la salle d'audience. Des petits groupes anxieux s'agglutinent de part et d'autre de la porte. Une femme se demande à voix haute pourquoi certains avocats ont de la fourrure au bout de la

cravate et d'autres non. Elle a l'angoisse bavarde. J'aperçois mon avocate qui passe la porte tambour et presse le pas. À la sécurité elle ouvre son sac, sort une grosse boule de tissu noir qu'elle coince sous son bras. Quand elle me voit, elle dit Ah vous voilà. Pendant qu'elle enfile sa robe sur ses vêtements de ville, on annonce l'ordre des audiences. La mienne est classée quatrième sur seize.

On appelle Pauline Panassenko. Salle 2, il y a trois femmes assises sur l'estrade. Deux côte à côte, une un peu à l'écart. Je ne sais pas qui est qui. Procureure, magistrate, greffière, dit mon avocate puis elle commence : Ma cliente a demandé à reprendre son prénom de naissance à la place de son prénom francisé. Cela lui a été refusé. Elle a pourtant prouvé qu'elle utilisait son prénom de naissance dans le cadre familial, amical, administratif et professionnel, et ce depuis plusieurs années. Elle veut simplement que son prénom de naissance soit de nouveau sur ses papiers d'identité français. La demande a été rejetée car jugée « dénuée de fondement ». Il doit s'agir d'une erreur…

Elle plaide, mais elle plaide pour rien. La procureure l'écoute comme une mention légale. Mon avocate se trompe sur le postulat de base. Elle pense que la procureure a refusé ma demande à cause d'un flou administratif. Une case que j'aurais mal remplie, mal cochée, une inversion. Mais non. Pas du tout. Il n'y a pas de vice de forme. La procureure a refusé parce qu'elle ne voit

pas pourquoi un enfant dont le prénom a été francisé peut vouloir reprendre son prénom de naissance une fois devenu adulte. Elle ne voit pas pourquoi on voudrait porter le prénom qu'on a reçu de ses parents plutôt que celui offert par la République. Elle ne voit pas de fondement à ce que, sur mes papiers d'identité, il soit de nouveau écrit Polina au lieu de Pauline. Elle dit Mais maître, votre cliente est française maintenant. Puis à moi : Si tous vos papiers sont à Polina, eh bien vous pouvez les changer. Les mettre à Pauline. Vous le savez très bien, ça, madame, vous le savez très bien. Vous savez bien, madame, que si votre nom a été francisé, c'est pour faciliter votre intégration dans la société française.

Bien sûr que je le sais. C'est écrit sur demarches.interieur. gouv. « Afin de faciliter votre intégration, vous pouvez demander la francisation de votre nom de famille et/ou de vos prénoms. » Il y a même des exemples :

Ahmed devient Alain.
Giovanni devient Charles.
Antonia devient Adrienne.
Kouassi devient Paul.

Je regarde la procureure et je me demande si mon intégration dans la société française peut être considérée comme réussie. Je regarde la procureure et je me demande ce que

ça peut lui faire que mon prénom fasse bifurquer sa langue d'une voyelle.

Ça l'écorche ? Ça lui fait une saignée ? Ou alors elle a peur que je me glisse dans sa langue de procureure. Le prénom comme cheval de Troie. Et une fois à l'intérieur, shlick. Un jaune d'œuf qui coule. Poc. Une fusée dans l'œil. Elle a peur que je la féconde, ouais. Elle a peur que je lui mette ma langue dans la sienne et de ce que ça ferait. Elle a peur de ses propres enfants en fait. Franchement si on se léchait les langues, ça serait tellement mieux. Un bon baisodrome de langues ça détendrait tout le monde. Dans ma tête, il y a de la baise linguistique sur le banc de la salle d'audience du tribunal de Bobigny. La procureure dit J'ai une dernière question pour votre cliente, maître. Mon avocate s'écarte. Je m'avance. *Pensez-vous que c'est dans votre intérêt d'avoir un prénom russe dans la société française ?*

Je pense à mon père, à son calme, et à la génétique. J'ai la même tête que lui, la moustache en moins, mais je n'ai pas son calme. Le calme de mon père, je l'admire. Je l'admire et je ne le comprends pas. Ses copains français qui lui expliquent au dîner que la collectivisation c'est super. Qui l'appellent « camarade » en roulant le *r* et parlent d'unité de production. Je lui dis Mais ça te gêne pas ? T'as pas envie de leur dire « Ta gueule pour voir » ? Non, dit mon père, pas du tout, ce sont des gens bien. Je ne sais pas comment il fait, mon père. Ses potes et leur fantasme de kolkhoze,

là, je ne sais pas comment il fait pour les supporter. Quand enfin les potes s'en vont, je lui demande Mais comment tu fais ? Il dit Tu es maximaliste, ma fille. Il faut être plus tolérante.

Il a raison, mon père, je ne suis pas tolérante. J'ai arrêté d'aller chez une copine qui a accroché sur son mur l'image *Battre les Blancs avec le coin rouge* de Lissitzky. Celle avec le triangle qui pénètre le rond blanc. J'ai arrêté d'aller chez elle d'abord puis j'ai fait le lien ensuite. Il faudrait que je lui dise, peut-être. Il faudrait que je lui dise, à ma pote, que mon pays en sang accroché sur son mur, ça me gêne. Ça me gêne sa petite affiche de propagande dans le salon. Ma guerre civile en toile de fond pendant qu'on bouffe des apéricubes, ça me dérange.

Il y a très longtemps, on avait déjà parlé de la révolution d'Octobre. C'était parti en vrille :

Non mais attends t'as pas le monopole de la révolution d'Octobre c'est un événement mondial il est à tout le monde attends t'as un problème avec la révolution d'Octobre t'aimes pas Avrora ou quoi eh les gars elle aime pas Avrora non mais en fait t'es de droite vas-y dis-le que t'es de droite franchement t'aimes pas Lénine t'aimes pas Trotski t'as un problème avec le communisme c'est obligé là tu lis *Le Figaro* eh les gars elle lit *Le Figaro* ou alors t'es une Russe blanche t'es une Russe blanche et t'oses pas le dire ah mais c'est ça t'es une Romanov en fait eh c'est une Romanov vas-y tu

t'appelles Anastasia en fait t'es la fille du tsar et t'aimes pas la Révolution parce qu'on t'a pris tes bijoux eh on lui a pris ses bijoux alors elle est pas contente non mais il y a pas eu que des bonnes choses mais ça n'a rien à voir rien à voir faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain faut pas mélanger les torchons et les serviettes les mouches et les kotlets ça-n'a-rien-à-voir une poule c'est pas un oiseau Lénine c'est pas Staline Staline c'est pas Trotski bonjour les amalgames bonjour bonjour.

La procureure répète sa question. Le problème avec la rage, chez moi, c'est que pour agir c'est bien mais pour parler c'est horrible. Il faut que ça redescende sinon je fais juste une sorte de vocalise. Un angry yodel. Je me concentre sur ma respiration. Au conservatoire de théâtre, j'avais un prof de yoga qui s'appelait Gaourang. Son vrai nom c'était Jean-Luc mais il se faisait appeler Gaourang. Et Gaourang, en cours de yoga, il nous disait toujours : Sentez l'air frais qui rentre dans les narines et l'air chaud qui ressort. Je regarde la procureure, je pense à Gaourang mais je sens pas d'air frais.

J'ouvre la bouche, je produis des sons. Je dis URSS, je dis juive, je dis cacher son nom. Je n'entends pas ce que je dis mais j'entends ma voix. Une octave plus grave qu'à la normale. Quand je me tais ça fait pas comme dans les films américains où il y a un court silence puis une personne au loin qui applaudit et toute l'assemblée qui se lève. Ça fait pas ça. Ça fait juste la procureure qui dit à la

magistrate : C'est intéressant, on a bien fait de la convoquer en audience. Puis elle dit Mettez-moi ça par écrit. En témoignage. Et joignez-le au dossier, maître. Mon avocate lui propose de se prononcer tout de suite. Ne pas refaire un an de procédure, un autre renvoi, une autre audience. Non. Elle ne veut pas la procureure, elle veut son papier.

On sort. Mon avocate me regarde. Elle dit Ouh là, vous avez l'air blasée. Elle tempère. Essaie de. Elle dit On est d'accord, si vous vouliez changer Blanche pour Geneviève, ce dialogue n'aurait pas eu lieu, mais il faut voir le bon côté. Il y a une expression russe qui dit « Celui qui a servi à l'armée ne rit pas au cirque ». Je ne le vois pas le bon côté. Mon avocate dit Ne vous braquez pas. Si, je me braque. *Ne vous braquez pas.* Si, je dis. *Bon. Envoyez-moi, dès que vous rentrez, votre témoignage pour la procureure. Formulaire Cerfa N°11527*03*.

Je marche vers le métro, je me dis : surtout ne ressasse pas. Je m'assois dans la ligne 5. De Bobigny à Oberkampf, je ressasse. De Oberkampf à Croix-de-Chavaux, je ressasse encore plus. Est-ce que c'est dans mon intérêt ? Est-ce que c'est dans mon intérêt ? P é t a s s e. Avec ta face de vieux hibou, là. Elle veut du Malraux au Panthéon ? Elle veut son appel du 18 juin ? Les Américains sur les chars qui entrent à Auschwitz. Bim ! Point Godwin ? Rien à foutre. Elle veut du Jean Moulin à Bobigny ? Je vais te les cuire moi tes carottes. Connasse. Bon, faut que je me calme.

Je rentre chez moi. J'imprime le formulaire Cerfa. Je témoigne.

Madame la Procureure de la République,

Je suis née à Moscou, en URSS. Mes parents m'ont appelée Polina. C'est le prénom de ma grand-mère paternelle. Juive. Sa famille a fui les pogroms d'Ukraine et de Lituanie. Quand ma grand-mère est née, ses parents l'ont appelée Pessah. Ça veut dire « le passage ». C'est le jour de célébration de l'Exode.

À la naissance de mon père, ma grand-mère a changé son prénom. Elle l'a russisé. Pour protéger ses enfants. Pour ne pas gâcher leur avenir. Pour leur donner une chance de vivre un peu plus libres dans un pays qui ne l'était pas. Sur l'acte de naissance de mon père, Pessah est devenue Polina.

En 1993, mes parents ont émigré en France avec ma sœur et moi. Quand j'ai obtenu la nationalité française, mon père a fait franciser mon prénom. Lui aussi voulait protéger. Faire pour sa fille ce que sa mère avait fait pour lui.

Ce que je veux moi, c'est porter le prénom que j'ai reçu à la naissance. Sans le cacher, sans le maquiller, sans le modifier. Sans en avoir peur. Faire en France ce que ma grand-mère n'a pas pu faire en Union soviétique.

Je n'ai pas d'enfants mais je désire en avoir un jour. Sur l'acte de naissance, en face de « nom de la mère » je veux écrire « Polina ».